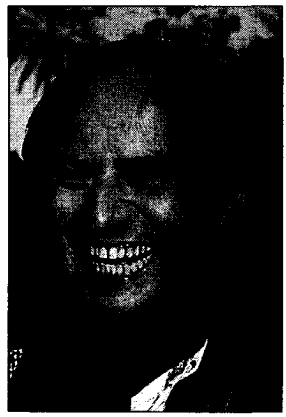


Bruno de Cessole

SAINT AUGUSTIN, NOTRE PARADOXAL CONTEMPORAIN

Le premier volume de l'édition de saint Augustin vient de paraître dans la Pléiade sous la responsabilité de Lucien Jerphagnon et de son équipe de traducteurs (1). Plus familier, sans doute, du monde antique que de certains aspects du monde contemporain, s'exprimant en latin avec la même aisance que dans la pratique de l'anglais commercial nos cadres supérieurs, l'ancien élève d'Orcibal et de Jankélévitch, que les lecteurs de la Revue connaissent bien pour avoir apprécié la vivacité et le non-conformisme de son Bloc-Notes de 1995 à 1996, était « prédestiné » à cette entreprise éditoriale par l'amour – qu'il a en partage avec saint Augustin – pour

Saint Augustin, notre paradoxal contemporain

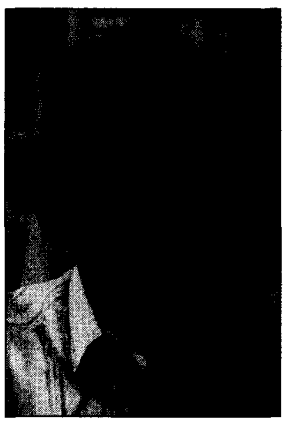
Plotin. A l'instar de l'auteur des « Confessions », Lucien Jerphagnon n'a-t-il pas, au reste, accompli à son tour la synthèse de la philosophie gréco-romaine et de la révélation chrétienne ? En gardant l'humilité et l'humour des vrais sages qui savent distinguer l'univers des « réelles présences » du monde factice des apparences et des vanités. Vivre et philosopher au XXe siècle comme sous les césars : tel est le pari tenu par le plus romain de nos contemporains.

*
* *

En cette fin d'année 1998, deux « événements » médiatiques – les qualifier d'« intellectuels » serait excessif – étaient annoncés : la parution d'un essai de Pierre Bourdieu sur le thème de la domination masculine, accompagné d'un pamphlet de Jeannine Verdès-Leroux sur le même Bourdieu, et le roman iconoclaste de Michel Houellebecq sur les ratés de la postmodernité. Lesdits événements ont produit l'effet d'un pétard mouillé. L'essai de Bourdieu, composé dans la langue pâteuse par quoi se distingue la secte des « bourdivins et bourdivines », n'a rien ajouté à la problématique poussive de notre sociologue national ; le pamphlet de Mme Verdès-Leroux ressemblait à un tir d'arrière-garde sur une ambulance ; quant au roman de M. Houellebecq, il n'a point éveillé chez les jurés des « grands prix » littéraires l'appétence attendue.

Le troisième événement – irréfutable comme l'éléphant de Vialatte – était, lui, parfaitement imprévisible. Nous voulons parler de la parution des œuvres de saint Augustin dans la Pléiade et de l'accueil plus que chaleureux que lui a réservé, contre toute attente, la presse, de *Charlie Hebdo* au *Monde,* de *Libération* à *Télérama.* Un accueil qui justifiait, en l'occurrence, l'expression de « divine surprise ». Est-il plus paradoxal succès que celui du « docteur de la grâce » en cette fin de siècle, qui oscille du nihilisme à la pensée unique ? Le maître d'œuvre de l'entreprise, Lucien Jerphagnon, ne s'attendait point à ce que la voix lointaine d'Augustin rencontrât un tel écho. Dans le bureau de sa maison de Taverny, sous le regard

inquisiteur du général de Gaulle, dont la photo fait face à sa table de travail, l'auteur de *Vivre et philosopher sous l'empire chrétien* explique, avec ce « gai savoir » qui lui est familier, ce qu'apporte de neuf cette nouvelle édition des œuvres de l'évêque d'Hippone :



Lucien Jerphagnon

« L'œuvre de saint Augustin est immense, elle se compose d'une centaine de traités, de plus de cinq cents sermons, de plus de deux cents lettres. L'édition Vives des "Œuvres complètes" ne compte pas moins de trente-quatre volumes dont deux d'index, sans même parler de l'édition bilingue de la Bibliothèque augustinienne. Ce que mes collaborateurs et moi-même voulions donner, c'est un choix significatif de cette œuvre dans une édition agréable, élégante, sûre, et ne tenant pas trop de place. L'édition de la Pléiade ne dépassera pas trois volumes. Nous avons souhaité présenter au grand public des textes classiques comme "les Confessions", dont nous avons donné une traduction nouvelle, et des textes beaucoup moins connus comme les tout premiers dialogues dits "de Cassiciacum", le magnifique traité de "la Cité de Dieu", enfin des textes d'un grand intérêt philosophique ou théologique comme le "De Trinitate" ou les écrits polémiques contre le donatisme et le pélagianisme. Editer la correspondance aurait été mon plus cher désir, mais c'est une œuvre de longue haleine et, de plus, elle se trouve dans l'excellente édition bilingue de la Bibliothèque augustinienne. »

Comme il est d'usage dans la Pléiade, cette édition ne se contente pas d'apporter des traductions nouvelles ou inédites, redressant d'anciennes erreurs d'interprétation, elle offre au lecteur un incomparable appareil critique lui permettant de situer l'auteur dans son environnement historique et de replacer ses écrits dans une généalogie des œuvres de l'esprit. Que connaît de saint Augustin le grand public ? Peu de choses, hormis qu'il est l'auteur d'un livre majeur du patrimoine littéraire mondial, *les Confessions,* et qu'il est l'un des rares théologiens à occuper une place non négligeable dans l'histoire de l'humanité. « *Saint Augustin,* confirme Lucien Jerphagnon, *est d'abord connu comme*

l'auteur des "Confessions", à partir desquelles s'est créée une sorte de légende : celle du "noceur" touché par la grâce. C'est inexact, car saint Augustin a toujours été chrétien, mais avec des hauts et des bas. Si péchés il y eut au cours de sa jeunesse, ce fut moins le péché de chair que celui – énorme – d'ambition. »

Un survol rapide de sa vie et des thèmes de son œuvre n'est sans doute pas inutile pour le lecteur qui n'a pas de saint Augustin la connaissance intime qu'en a Lucien Jerphagnon. Aurelius Augustinus naquit en 354 après J.-C. en Afrique romaine, à Thagaste, aujourd'hui Souk-Ahras en Algérie. Il mourut en 430 à Hippone (Annaba), la ville dont il était évêque depuis une trentaine d'années et qu'assiégeaient alors les Vandales. A l'époque de sa naissance l'Empire romain vivait à l'ombre de la Croix, qui avait définitivement supplanté, sauf au fin fond des campagnes, les religions païennes. Le christianisme était la seule religion autorisée, ce qui n'excluait pas les dérives hérétiques comme l'arianisme, auquel succéderont le donatisme puis le pélagianisme, contre lesquels Augustin luttera durant la majeure partie de son existence. Il sera également le témoin de la crise de « l'Antiquité tardive » en proie aux appétits barbares et verra en 410 le saccage symbolique de Rome par les Wisigoths d'Alaric.

Il a surtout fréquenté Plotin et Prophyre

Citoyen romain, Augustin était le fils d'un père païen et d'une mère chrétienne, qui jouera un rôle déterminant dans la vocation religieuse de son fils et sera canonisée sous le nom de sainte Monique. Jeune garçon, Augustin suivit, malgré les difficultés financières de sa famille, le *cursus* des études classiques qu'il acheva à Carthage. Cette éducation, littéraire plus que philosophique, doublée d'une excellente formation de rhéteur, lui fit vouer un culte aux grands auteurs latins, de Cicéron à Virgile, culte qu'il ne reniera jamais. « *Saint Augustin,* renchérit Lucien Jerphagnon, *a été nourri de la grande tradition latine. La seule rupture qu'il introduirait ce serait la Bible. Par son canal, ce qui était la culture gréco-latine, enrichie par les Ecritures saintes, va devenir le substrat de*

l'Occident. Lui-même a été profondément marqué par les lettres latines plus que par les lettres grecques, qu'il n'a connues qu'à travers des traductions. Il a surtout fréquenté Plotin et Porphyre traduits par Victorinus, rhéteur devenu chrétien, et n'a connu Platon que de seconde main, à travers Plotin et Porphyre, l'anti-chrétien par excellence, mais qu'il aimait bien, malgré tout. » A l'aube de sa vingtième année, la lecture de l'*Hortensius,* traité – aujourd'hui perdu – de Cicéron, l'orienta vers la quête de la sagesse. Pour autant, Augustin ne se détacha pas de la vie profane. Au début des *Confessions,* il avoue l'attirance qu'il éprouva pour les plaisirs charnels. Dès l'adolescence, il avait noué une liaison avec une femme qu'il ne pouvait épouser, mais qui fut longtemps sa compagne et lui donna un fils, Adéodat. Contraint de subvenir aux besoins de sa famille, il ouvrit une école à Thagaste puis enseigna la rhétorique à Carthage. Au bout de dix ans, il quitta l'Afrique pour Rome, où il continua de professer jusqu'à ce que l'amitié du grand orateur et dernier défenseur officiel du paganisme, Symmaque, lui fasse obtenir une chaire à Milan. Au cœur de la capitale de l'Empire, alors qu'il était exposé à la tentation d'une carrière comme celle d'Ambroise (avant qu'il ne devint évêque) ou de Symmaque, l'inquiétude métaphysique prit possession de lui et le détermina, au contact d'Ambroise de Milan, à demander le baptême. La vérité, Augustin l'avait d'abord cherchée du côté de la secte des manichéens. Chrétiens, les manichéens vénéraient dans le Christ le principe de la sagesse et du bien, opposé en un conflit éternel au principe du mal. Le dualisme de cette vision du monde qui faisait de chaque individu le lieu d'un incessant combat entre désir du bien et pulsions du mal, l'ascétisme qui en résultait, séduisit durant neuf ans l'esprit religieux mais aussi épris de raison du jeune professeur. Comme nombre de Romains formés par les « humanités » classiques, le christianisme lui était d'abord apparu comme une religion de l'affectif, propre à satisfaire les aspirations des humbles et des femmes. Auprès d'Ambroise, bon connaisseur des philosophes grecs, il eut la révélation que philosophie et christianisme, intelligence et foi n'étaient pas exclusifs les uns des autres. Plotin pouvait même fonder en raison l'adoption de la foi chrétienne. « *Sa première impression de la Bible,* opine Lucien Jerphagnon, *avait été mauvaise. Il n'en avait aimé ni la langue ni*

les « histoires », mais Ambroise lui avait livré une interprétation non littérale correspondant à ses exigences intellectuelles. De surcroît, le manichéisme lui avait, à la longue, semblé assez court sur le problème du mal. De là, qu'il se tourna vers le christianisme. On ne saurait cependant parler de conversion, comme celle de saint Paul, à propos du baptême de 387. Paul avait commencé par être un farouche ennemi du christianisme avant l'apostrophe fatidique sur le chemin de Damas. Augustin, en revanche, était, même de façon assez tiède, chrétien bien avant la cérémonie de 387 et sa décision de renoncer aux ambitions et aux plaisirs séculiers. »

Tout l'univers s'explique par la dépendance envers Dieu

Après la mort de sa mère, qui avait encouragé sa quête spirituelle, Augustin revint en Afrique, réalisa son héritage et, en compagnie de quelques fidèles, se retira dans la solitude pour se livrer à la prière et à l'étude. En 391, les fidèles d'Hippone l'arrachèrent à sa retraite pour faire de lui l'assistant de leur évêque, Valère, dont il prit la succession cinq ans plus tard. A la tête de ce diocèse, Augustin déploya, jusqu'à sa mort à l'âge de soixante-seize ans, une activité vertigineuse. Tout en continuant à mener une vie monastique avec ses clercs, il se partagea entre la prédication, la catéchèse, la liturgie, la présidence de tribunaux ecclésiastiques, la participation à de nombreux conciles et son œuvre théologique. Selon ses anciens biographes, nul homme ne pourrait venir à bout de la lecture de tous les écrits qu'il prodigua. C'est à travers les polémiques contre les hérésies, le donatisme et le pélagianisme, qu'il élabora sa propre doctrine. De là que nombre de ses écrits revêtent un caractère circonstanciel. Contre les donatistes qui soutenaient que la validité des sacrements dépendait de la sainteté du ministre, contre les pélagiens qui prétendaient qu'en matière de bien le pouvoir de la volonté humaine devançait la grâce, Augustin défendit une vision théocentrique. Tout l'univers s'explique par la dépendance envers Dieu. La refuser, c'est devenir esclave de ses passions, l'accepter, c'est user de sa liberté. A l'aide des *vestigia*

Dei, des traces de Dieu, l'âme humaine, si corrompue soit-elle par le péché originel, mais raisonnable, peut avoir accès à la vérité. Si Augustin mit, notamment, l'accent sur le thème de la prédestination, il gardait espoir quant à la capacité de l'homme à recevoir la révélation divine, partant à gagner son salut. Il devait appartenir à ses lointains héritiers des XVIe et XVIIe siècles de dévoyer son enseignement sur ce point et d'outrepasser son pessimisme. Selon Lucien Jerphagnon, « *le thème de la prédestination est sans doute celui à propos duquel la postérité de saint Augustin s'est le plus divisée. Il y eut d'autant plus de malentendus à ce sujet que saint Augustin, à cause des polémiques où il était engagé, a été amené à durcir sa position. A mon sens, s'il a tant insisté sur le problème de la grâce et de la prédestination, c'est pour des raisons pédagogiques. C'est avec tristesse qu'il considérait le sort de la masse des damnés et, s'il s'est appesanti sur le sujet, c'est afin d'effrayer ses ouailles. A cet égard, Augustin s'en remettait à Dieu, dont les desseins restent impénétrables. Rien n'est joué, mais la grâce de Dieu domine nos vies. Et nous devons être habités de l'espérance* ».

Chaque époque s'est efforcée de le tirer à elle

A côté des écrits polémiques, réfutant les thèses schismatiques des disciples de Donatus et de Pélage, à côté de ses traités de théologie morale et de son inlassable exégèse biblique, Augustin s'attacha à des œuvres de longue haleine, comme les quinze livres du *De Trinitate,* où il exposait la doctrine de la sainte Trinité, les quatorze livres de *la Cité de Dieu,* et les treize livres des fameuses *Confessions,* modèle de toute autobiographie spirituelle. Dans ces œuvres, il fit preuve de toutes les ressources de la rhétorique latine en styliste consommé. Il y ajouta surtout l'élan mystique d'une âme passionnée, la sincérité d'un biographe, précurseur de la psychologie moderne, et le génie du penseur à qui presque aucun domaine de la spéculation intellectuelle et de la culture humaine de son temps ne fut étranger. Creuset où se fondirent l'héritage de la pensée antique et l'apport de la révélation chrétienne, cette œuvre devait irriguer seize siècles d'histoire

occidentale et nourrir toutes les controverses mettant en jeu les thèmes de la grâce et de la liberté.

« *Après la mort de saint Augustin,* observe Lucien Jerphagnon, *chaque époque est allée chercher dans ses écrits une réponse ou une solution à ses propres problèmes. Tout au long des siècles l'histoire de la pensée augustinienne abonde donc en développements féconds comme en interprétations abusives, qui témoignent, en tout cas, de la position cruciale de l'auteur des "Confessions" dans notre culture. Les interprétations, les lectures déformantes, les récupérations intéressées du christianisme ont commencé avec l'empereur Constantin. Le césaro-papisme ne pouvait que trouver dans "la Cité de Dieu" un schéma qui lui convenait, dès lors qu'il le tirait à lui. Il s'agit, en effet, d'une erreur de lecture. Par la suite, la question du partage entre les deux autorités, la querelle du sacerdoce et de l'Empire empoisonnera l'histoire de la chrétienté. Chacun voudra, en effet, trouver dans saint Augustin la légitimité de ses propres prétentions.* »

C'est au début du Moyen Age que les interprétations abusives de la doctrine augustinienne sur la prédestination fleurirent. Il y eut d'abord, à l'époque carolingienne, le moine saxon Gottschalk qui renchérit sur la doctrine de la prédestination en postulant une double prédestination, celle des élus et celle des damnés. Contre le malheureux Gottschalk, l'Eglise réagit vigoureusement car cette conception risquait de précipiter les fidèles soit dans le désespoir, soit dans une licence effrénée, et le moine termina ses jours dans un « *in pace* ». Les autorités ecclésiastiques firent prévaloir un augustinisme modéré qui adoucissait la rigueur de la formulation initiale et laissait à chacun la liberté de conquérir son salut en sollicitant la bonté de Dieu. A partir du XIIIe siècle, la scolastique et la pensée de saint Thomas d'Aquin, s'efforçant de concilier aristotélisme et christianisme, marquèrent un coup d'arrêt à l'essor de l'augustinisme, qui resurgit au XVIe siècle avec Luther et Calvin, qui virent en saint Augustin un allié doctrinal dans leur lutte contre une Eglise gangrenée par le laxisme. En aggravant les idées augustiniennes sur le péché originel, en proclamant que le salut ne peut venir que de la miséricorde de Dieu, ils tirèrent à eux l'autorité du principal docteur de l'Eglise après les apôtres. Le siècle suivant mérita d'être appelé le « siècle d'or de l'augustinisme », mais là encore il s'agissait d'un augustinisme « interprété », voire sollicité.

Les maîtres du courant janséniste, Jansenius, Saint-Cyran, Duvergier de Hauranne, les Arnauld firent de l'auteur de *la Cité de Dieu* une autorité supérieure à celle de l'Eglise et de tous ses docteurs. « *Après le terrible concile de Trente,* commente Lucien Jerphagnon, *le catholicisme, cette religion d'amour, était devenu quelque chose de corseté, d'austère. Les jansénistes ont essayé de donner forme à leurs certitudes intérieures en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin. Ils ont fait de lui un docteur absolu. Mais ils ont détourné sa pensée en accentuant dramatiquement la vision pessimiste de la nature humaine qu'il y avait chez Augustin. On trouve chez tous les grands auteurs de ce siècle un horizon augustinien, que ce soit chez Descartes, repérant en saint Augustin les prémices de son "cogito", chez Pascal, dont le "Mémorial" du 23 novembre est imprégné d'accents augustiniens, et plus encore chez Malebranche, dont toute la théorie de la connaissance est transposée de la théorie du "maître intérieur" chez saint Augustin.* »

Par la connaissance de soi, il nous ouvre les portes de nous-mêmes

En poursuivant l'aventure de la postérité de saint Augustin, nous arrivons à Rousseau et à ses *Confessions,* dont le titre semble un hommage ironique au chef-d'œuvre de saint Augustin. Alors que chez le « docteur de la grâce » le mot confession signifiait aveu de la foi et de la grandeur de Dieu, chez Rousseau il ne signifie que l'étalage complaisant des faiblesses du moi et de l'homme sans Dieu. Affaibli par le siècle des Lumières, que devient le message augustinien au siècle du scientisme triomphant ? Laissons la parole à Jerphagnon : « *Il y eut le couperet de la Révolution qui guillotina les anciennes formes de pensée. Le cardinal Poupard a fort bien évoqué les tentatives de reconstruction religieuse sous la Restauration et la monarchie de Juillet avec des philosophes comme l'abbé Bautain. Lacordaire serait assez augustinien. Après, ce siècle se lancera dans le scientisme, cette nouvelle scolastique, et n'aura plus rien à voir avec saint Augustin. Dans la sensibilité de Renan, on*

peut cependant trouver quelque chose d'augustinien et plus encore, au début de ce siècle, dans l'œuvre de Maurice Blondel, raison pour laquelle il a tant déplu à nos modernes scolastiques... »

Saint Augustin, notre paradoxal contemporain ? Le succès que semble devoir remporter cette nouvelle édition de ses œuvres le donne à penser. Chaque époque a cherché dans sa pensée la réponse à ses propres inquiétudes. Pourquoi le tout proche XXIe siècle ferait-il exception ? Le dernier mot revient au maître d'œuvre : « *Je suis surpris,* conclut-il, *qu'en notre curieux siècle cette édition éveille un tel écho. Sans doute parce que l'on peut encore vivre un peu sur l'héritage de saint Augustin, alors qu'on ne peut plus guère le faire sur celui de saint Thomas d'Aquin. Sans doute parce que l'auteur des "Confessions" peut être d'un grand secours car il permet à chacun de prendre la mesure de soi-même. Au "connais-toi toi-même" socratique, saint Augustin confère une autre dimension : l'injonction de Socrate était très profondément grecque. Elle signifiait : "Sache que tu n'es pas un dieu, que tu ne dois pas te hausser à leur niveau sinon la Némésis te punira." Avec Augustin, c'est découvrir que l'on n'est que soi-même par rapport à Dieu. On est soi-même par le fait qu'on découvre que Dieu est présent en chacun de nous. Il y a une nouvelle dimension spirituelle qui est apportée au moi : le regard sur une finitude. On n'est jamais que soi ; or, la vie dans laquelle nous sommes engagés est une vie où le succès, l'amour ou ce qui en tient lieu aujourd'hui, le sexe, représentent les valeurs du monde moderne, valeurs qui ne donnent pas accès à la connaissance de soi. On ne se connaît pas au sein de ce monde. Or voici un auteur qui, se connaissant soi-même, nous ouvre les portes de nous-mêmes, et de Dieu.* »

Bruno de Cessole

1. Saint Augustin, *les Confessions* précédées de *Dialogues philosophiques, Œuvres, I.* Edition publiée sous la direction de Lucien Jerphagnon avec, pour ce volume, la collaboration de Sophie Astic, Jean-Yves Boriaud, Patrice Cambronne, Jean-Louis Dumas, Sophie Dupuy-Trudelle et Henri-Pierre Tardif de Lagneau. NRF, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 520 pages, 380 francs, taxes comprises, jusqu'au 31 décembre 1998. Après cette date, 430 francs, taxes comprises.